



L'altitude du pardon

PAR CAROLE AUROY

Écartelé par ses désirs charnels et ses aspirations spirituelles, vivant sa propre existence comme une suite de conversions, de luttas, de rechutes, Julien Green a laissé s'inscrire au cœur de son œuvre l'expérience et les mystères du pardon. Et ces mystères, chez lui, deviennent un thème puissamment romanesque : la fiction, qui permet toutes les explorations imaginaires, s'offre comme une voie d'interrogation privilégiée de l'intime et de l'ineffable, au seuil desquels s'arrêtent les récits autobiographiques. La fécondité du thème tient sans doute au fait que la miséricorde, réplique de la bonté à l'offense, se laisse percevoir comme la fine pointe de l'amour, porté au plus haut degré de gratuité — l'amour qui culmine lorsqu'il se dirige vers l'offenseur, voire l'ennemi, jusqu'à se faire don sans retour.

Dans *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paul Ricœur médite sur la verticalité de la parole de délivrance, qui descend dans les profondeurs de la culpabilité, en dépassant l'exigence de réciprocité qui gouverne les formes habituelles de l'échange humain. Cette altitude, qui signale le caractère inconditionnel de l'amour absolu, est précisément au cœur de l'expérience greenienne — celle que livrent les confidences autobiographiques, celle aussi que figurent deux romans qui se donnent à lire comme deux « odyssees du pardon¹ », *Chaque homme dans sa nuit* et

¹ C'est à Paul Ricœur qu'est empruntée ici cette expression, qui donne leurs titres à deux sous-chapitres de *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli* (Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2000). Les références à *Chaque homme dans sa nuit* et à *L'Autre* renverront au tome 3 des *Œuvres complètes* de Green, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, éd. de Jacques Petit, 1973.

L'Autre. Les réflexions de Ricœur aident à suivre cette odyssée, des formes ritualisées de la confession à la découverte de la démesure de l'amour divin et à l'exploration des formes humaines du pardon.

I. LE PARDON RITUALISÉ.

C'est en 1916 que le jeune Julien Green, fraîchement converti au catholicisme, découvre la confession sacramentelle : à maintes reprises, il évoquera la fécondité spirituelle, mais aussi les pièges de cette ritualisation du pardon. Déjà, l'évocation de sa première confession en fait ressortir les ambivalences. Le pénitent, qui a avoué scrupuleusement, mais sans grands remords les fautes contre la pureté répertoriées par son manuel de préparation apprend avec stupeur du prêtre atterré qu'il a « gravement offensé Dieu² » ... L'entretien a pour effet d'infiltrer l'effroi à la fois dans le rapport au corps et dans le rapport à Dieu d'un garçon qui se sent menacé de damnation par une faute dont il perçoit mal la gravité.

Le rite active ainsi un fond de terreur infra-éthique, qui relève de la conception archaïque du mal décrite par Ricœur dans *Finitude et culpabilité* : en deçà de la réflexion morale, qui intériorise la culpabilité, rôde l'idée primitive d'un mal qui se contracte comme une infection, une souillure extérieure, par la transgression d'interdits qui balisent les zones de l'impur³. Désormais, les fautes charnelles éveilleront chez le jeune Julien la consternation d'être « redevenu

² Julien Green, *Partir avant le jour*, dans *Œuvres complètes*, tome 5, éd. de J. Petit, Bibliothèque de la Pléiade, 1977, p. 832.

³ Voir Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté II. Finitude et culpabilité* (1960), Paris, Aubier, coll. « Philosophie », 1988, p. 192. De fait, l'effroi lu dans les yeux du prêtre prolonge la scène stupéfiante dont le petit Julien, âgé de cinq ans, avait été le centre, un soir où sa mère qui l'avait surpris dans l'exploration innocente de son propre corps et l'avait menacé en brandissant un couteau de cuisine. Adulte, l'écrivain comprendra que la hantise maternelle des errances sexuelles était alimentée par le chagrin d'avoir perdu un frère atteint par une maladie vénérienne — et donc que l'édiction d'interdits moraux autour de la sexualité s'ancrait profondément dans l'angoisse plus primitive d'un mal contaminant. De cela, naturellement, l'enfant ne pouvait avoir conscience, mais l'incompréhensible, le laissant démuné de tout instrument de rationalisation, devait justement l'exposer de plein fouet à une terreur rendue à toute sa puissance archaïque.

impur », et le précipiteront vers le confessionnal de Saint-Honoré d'Eylau, dont le « rideau vert olive un peu passé » engouffrera leur aveu⁴.

La confession, note le philosophe, se dégage mal des rituels magiques quand le pénitent attend d'elle qu'elle opère « non par la communication à autrui ou à soi-même d'un sens compris, mais par une efficacité comparable à celle de la lustration, du crachement, de l'enfouissement, du bannissement » ; pourtant, aussi primitive soit-elle, elle marque « un début d'appropriation et en même temps d'élucidation de la crainte dans l'élément de la parole⁵ ». De fait, bien que Green fasse état de son effarement lorsqu'il apprit de son premier directeur de conscience la gravité de fautes qu'il croyait vénielles, il semble que la confession n'ait servi que de révélateur à une sourde culpabilité, qui poussait avant cela l'adolescent à décrocher le crucifix pendu à son mur lorsqu'il cédait à l'onanisme et à percevoir la « tyrannie » d'un enchaînement au plaisir⁶. Le rite sacramentel apportait donc un relatif éclaircissement dans une conscience obscure de la faute qu'il avivait sans doute, mais qui lui préexistait. Et si l'écrivain prend quelque distance critique face à une morale religieuse qui se focalisait sur les fautes charnelles au détriment d'une attention portée aux pièges plus insidieux de l'orgueil, il n'a de cesse d'approfondir sa réflexion sur l'esclavage du plaisir, qui altère la relation à Dieu, en profanant dans le corps le temple de l'Esprit, et la relation à l'autre, en rendant peu à peu incapable d'aimer⁷. En ce sens, on peut reconnaître à la confession un rôle pivot dans l'extraction de la conscience du mal de son état primitif vers un stade éthique.

C'est ce trajet que rend, de façon frappante, une scène romanesque étrange de *Chaque homme dans sa nuit*, où le héros Wilfred, esclave des amours furtives, jette dans le silence d'un confessionnal ses turpitudes et finit par se décharger de la crainte d'avoir contracté la syphilis. La démarche ressemble d'autant plus à un rite magique d'élimination que le confessionnal — il s'en apercevra à la fin — est vide !

⁴ Julien Green, *Partir avant le jour*, *op.cit.*, p. 839. Voir aussi p. 859 : « Tous mes péchés avaient disparu derrière le rideau vert olive un peu passé de Saint Honoré d'Eylau. »

⁵ *Ibid.*, p. 202.

⁶ *Ibid.*, p. 806.

⁷ Wilfred, ainsi, face à l'affection que lui témoigne spontanément un garçon de la campagne, se sent incapable d'une telle simplicité et d'une telle transparence et se reconnaît « le cœur d'un impuissant » : « Le plaisir tuait en lui la faculté d'aimer » (Green, *Chaque homme dans sa nuit*, *op.cit.*, p. 537). Selon Karin, Roger, amoureux, sujet à tout « l'excès du désir » et de la passion, « ignorait la tendresse » (Green, *L'Autre*, *op.cit.*, p. 901).

Cependant, au fil de son aveu, la conscience du péché progresse, depuis « toutes les impuretés dont il avait sali son corps » jusqu'à « tout l'amour dont il n'avait pas voulu⁸ » — des hantises les plus archaïques jusqu'à la conscience éthique la plus profonde, qui situe le mal dans la brisure d'une relation. Le souvenir des élans d'amour que la contemplation du ciel étoilé éveillait en lui en son enfance remonte à sa mémoire, et dans la solitude du lieu désert, il se tient comme en présence de « quelqu'un⁹ » ; son discours se disloque en supplication, jusqu'à ce qu'une voix secrète l'attire près de la table de communion. Un événement d'ordre mystique se produit sur les lieux des rites sacramentels, et fait éclater les étroitesse dont la pratique humaine les affecte.

La ritualisation du pardon, avec ses ambivalences, contribue donc chez le jeune Julien Green comme dans son univers romanesque à affiner la conscience éthique. Mais sur cette voie surgit un piège redoutable, qui fait basculer la conscience scrupuleuse dans la spirale de la condamnation — à savoir le piège du légalisme.

Wilfred est un jeune homme qui comptabilise honnêtement ses fautes en confession et prend de bonnes résolutions, visant sincèrement un état d'impeccabilité. Mais ces dispositions tiennent à peine plus d'une journée face aux tentations charnelles... La résolution ne fait qu'aggraver la faute, en lui ajoutant la trahison de la parole donnée dans l'acte de contrition et la pratique sacramentelle se retourne en accusation : impuissant à satisfaire à la Loi sous laquelle il s'est rangé, le jeune homme est convaincu d'hypocrisie dans son effort même d'observance. Un autre personnage du roman, Max, prostitué atteint de folie, illustre sous une forme dramatique cette condamnation par la Loi, en remâchant le souvenir d'une confession mensongère qui dans son enfance a refermé sur lui les mâchoires du sacrilège. Pour lui comme pour Wilfred, la rigueur de l'observance est devenue un révélateur de faiblesse, et le soutien que la pratique sacramentelle devait apporter à cette faiblesse se retourne pour les enfermer dans le désespoir.

Cette fausseté, qui guette la conscience scrupuleuse, perce dans l'*Autobiographie*, lorsque le jeune Julien change de confesseur pour ne pas détruire par l'aveu d'une faute humiliante l'image que son premier directeur de conscience

⁸ Julien Green, *Chaque homme dans sa nuit*, *op.cit.*, p. 544.

⁹ *Ibid.*

avait de lui — et devient, sans en être pleinement conscient, « ni plus ni moins qu'un hypocrite¹⁰ ». Plus tard, en 1928, le sentiment de son impuissance à satisfaire aux exigences de la Loi religieuse le poussera, pour conjurer la fausseté, à une rupture radicale avec la pratique sacramentelle :

... j'étais de plus en plus troublé par les contradictions que je voyais entre ma vie et l'assistance aux services religieux. J'aurais cru faire figure d'hypocrite en allant à l'église ; il ne me venait pas à l'esprit que l'église étant le refuge des pécheurs, si les pécheurs s'abstenaient d'entendre la messe par scrupule de conscience, les prêtres célébreraient les mystères eucharistiques devant des assemblées de chaises vides, mais la jeunesse exige l'absolu¹¹.

Ce commentaire rétrospectif montre comment la conscience scrupuleuse se sépare, par son scrupule même, de la source de grâce. Le mouvement est relié à une exigence d'absolu, portée sur soi, puisque la pureté de la demande de pardon se veut à la mesure de la grâce reçue. Derrière tout cela perce la conscience de l'abîme qui sépare le coupable du dispensateur de pardon¹². La volonté de stricte observance faisait miroiter l'espoir de combler cet abîme, mais se laissait miner insidieusement par une « volonté de propre justice¹³ », puisque par sa pratique scrupuleuse, l'homme zélé tend obscurément à se placer lui-même à la source de son propre salut : de fait, les chutes répétées ont vite fait de révéler la vanité de cet espoir. Et voilà que la demande de pardon elle-même, qui pourrait au moins installer une forme de réciprocité entre la sincère résolution du pénitent et la grâce accordée, se sent viciée. Aucune forme d'égalisation entre les partenaires de la réconciliation ne semble concevable. Ainsi se découvre la polarité constitutive de

¹⁰ Julien Green, *Partir avant le jour*, *op. cit.*, p. 839.

¹¹ Julien Green, *Fin de Jeunesse*, dans *Œuvres complètes*, tome 6, Bibliothèque de la Pléiade, 1990, p. 560.

¹² Méditant sur la profondeur de la faute, Ricœur souligne à la suite de Jean Nabert qu'elle met en question, en arrière de la qualité de l'action commise, la qualité de la causalité dont cette action procède, c'est-à-dire la constitution mauvaise du sujet coupable, dont l'intégrité vole en éclat ; alors que le moi se découvre inadéquat à son désir d'intégrité le plus profond, l'implication de l'agent et de son acte, « blessée d'une affection pénible », entrouvre le sentiment de l'insondable (*La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, *op. cit.*, p. 597).

¹³ Paul Ricœur, *Finitude et culpabilité*, *op. cit.*, p. 292.

ce que Ricœur nomme « l'équation du pardon¹⁴ », entre la profondeur de la faute et la hauteur de la parole de délivrance. Au jeune Green de 1924 comme à plusieurs de ses héros romanesques, il reste à découvrir que c'est du côté du pardon et non de la demande qu'est la dimension absolue et que réside la puissance de franchir l'abîme.

2. LA DÉMESURE DU PARDON

L'amour est premier. Il franchit, de sa propre initiative, le gouffre où s'enfonce le coupable. Ainsi se résume l'expérience de Wilfred dans *Chaque homme dans sa nuit*. Le jeune homme sombre dans la culpabilité quand, aux errances nocturnes en quête d'amours de fortune, vécues sans que la faute soit profondément intériorisée, succède un élan vers une femme mariée, Phœbé : il est cette fois pleinement conscient de trahir le mari, son cousin James Knight, et surtout de saccager l'innocence de la jeune femme. De ce péché, il ne peut demander pardon, faute d'éprouver la moindre volonté de résistance, tant est puissant le désir qui l'entraîne et qui n'intéresse pas le corps seul, mais aussi le meilleur du cœur, et il glisse dans une angoisse de perdition, au point de souhaiter abolir son écartèlement en s'abrutissant dans la débauche. Mais cette traversée de la nuit est précédée par l'annonce énigmatique d'un vieux serviteur, qui prophétise qu'il est sauvé : « Un jour, vous vous souviendrez de mes paroles, un jour que vous regarderez autour de vous et que vous croirez qu'il n'y a pas de salut¹⁵. »

Emportés comme une sorte de viatique contre le désespoir, ces mots inversent le mouvement logique de la rétribution, selon lequel récompense ou châtiment doivent sanctionner, dans une mesure adéquate, les mérites ou les fautes passés. Dans l'itinéraire de Wilfred, le salut, que signifiera son sourire pacifié à l'heure de sa mort, apparaît plutôt comme un don qui attire l'existence entière, terminal et pourtant antécédent, puisque son annonce transperce la courbe de son existence. Il marche vers ce salut à travers la nuit de la faute, sans qu'un rapport de conséquence logique relie à ses actes une telle issue : la pacification, qui échappe

¹⁴Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, op. cit., p. 593.

¹⁵Julien Green, *Chaque homme dans sa nuit*, op. cit., p. 433.

au pouvoir de sa volonté captive, sera portée à lui par des circonstances largement imprévisibles, auxquelles il lui reviendra, simplement mais généreusement, d'acquiescer. Ricœur définit la justice selon saint Paul comme « quelque chose qui vient à l'homme : du futur vers le présent, de l'extérieur vers l'intérieur, du transcendant vers l'immanent¹⁶ ». Que Wilfred ait quêté cette justification à travers les efforts dérisoires de ses confessions signale l'implication de sa liberté, aussi fragile fût-elle, dans le dialogue de la volonté captive et de la grâce, tout en maintenant l'absolue gratuité du pardon.

L'annonce du vieux serviteur fait écho à un épisode marquant de l'*Autobiographie*. Lorsque le tout jeune Julien demande à sa mère s'il appartient au nombre des sauvés, elle lui enjoint avec vivacité de le croire¹⁷. Une telle assurance aura un effet ambigu. À l'adolescence, le garçon résoudra à sa façon le problème de l'hiatus entre sa ferme espérance du salut et la qualité de ses comportements : il édifiera sur la certitude de son élection un système de pensée selon lequel il ne saurait commettre le mal, quelle que soit la valeur apparente de ses actes. « Le mal cesse d'être le mal dès que tu le commets, *puisque c'est toi*¹⁸ », susurre une voix. L'écrivain qui retrace ses souvenirs désigne bien entendu comme une illusion ce passage par-delà le bien et le mal. Mais dans son *Journal*, évoquant la parole maternelle, descendue en lui « à des profondeurs incalculables », il la juge « à la fois bonne et dangereuse » : « Qui oserait dire qu'il est sauvé ? Il faudrait être fou, mais on ne m'arrachera jamais la confiance du cœur¹⁹. »

C'est précisément le sentiment d'être précédé par l'amour qui s'incarne dans l'itinéraire romanesque de Karin, dans *L'Autre*. À Copenhague, en 1939, un jeune

¹⁶ Paul Ricœur, *Finitude et culpabilité*, *op. cit.*, p. 298.

¹⁷ Voir *Partir avant le jour*, *op. cit.*, p. 663. La vivacité de cette exhortation est à rattacher à une optique fortement prédestinatianiste, présente chez Luther et accentuée par Calvin, dans laquelle les élus marqués par la grâce se reconnaissent à la certitude du salut, cette certitude étant le gage d'une foi et d'une espérance puissantes. Calvin évoque « ceste révélation secrète de leur salut, laquelle l'Escriture n'attribue sinon aux fidèles » et affirme que le manque de cette assurance signale les réprouvés (*Institution de la chrestienne*, éd. J.-D. Benoist, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 1960, III, 2, 12, p. 28-29). La conversion de Julien au catholicisme le conduisit à prendre quelque distance par rapport à cette optique, sans déraciner de lui le germe de confiance semé par la parole maternelle, qu'il ne pouvait naturellement relier, lors de sa réception, aux controverses théologiques sur la prédestination.

¹⁸ *Ibid.*, p. 789 (souligné dans le texte).

¹⁹ Julien Green, *Journal* (19 février 1952), dans *Œuvres complètes*, tome 4, éd. de Jacques Petit, Bibliothèque de la Pléiade, 1975, p. 1265.

Français, Roger, rencontre cette jeune fille fragilisée par un lourd passé familial (son père s'est suicidé, sa mère a sombré dans la folie) et par les contradictions intérieures d'une virginité préservée mais travaillée de désirs sensuels. Il la séduit, brisant en elle les barrières religieuses qui endiguaient l'attrait du plaisir, puis, mobilisé, ne donne plus signe de vie. Lorsqu'il revient en 1949, récemment converti et attiré par le monastère, il retrouve une Karin ostracisée, pour s'être offerte pendant la guerre aux officiers allemands. Sans parvenir à la ramener à la foi de sa jeunesse, il cède une dernière fois au désir, et la laisse plus brisée encore, tandis qu'il s'enfuit, à la fois désillusionné quant à sa propre vocation monastique et incapable de s'engager jusqu'au bout dans son histoire amoureuse. Total fiasco, donc.

Pourtant, c'est un prêtre catholique dont Roger a laissé l'adresse à Karin qui va la conduire sur un chemin d'apaisement. Elle vient le trouver, méfiante et rusée, espérant obtenir les coordonnées de l'amant fugitif. Accueillie par un visage de bonté, elle se laisse aller à l'aveu de son inconduite, en une sorte de confession non sacramentelle, puisque la jeune femme est protestante, et surtout affiche plus de défi que de repentir dans ses confidences — mais c'est, on l'a déjà vu, sur les marges du pardon institutionnalisé que se jouent dans l'univers greenien les plus profonds bouleversements. Sous la bonté du sourire et le respect de l'écoute, un trajet de vérité s'amorce. Karin progresse vers un aveu de fragilité qui à la fois met à mal son orgueil de défi et révèle que ses transgressions étaient moins imputables à une volonté mauvaise qu'à la frustration et à la perversion consécutive d'un besoin humain légitime, celui de reconnaissance : « J'avouai qu'à l'exception de l'homme qui m'avait séduite, personne n'avait jamais fait attention à moi », raconte-t-elle dans l'espèce de journal intime qui redouble son entreprise de confession²⁰. Une transformation intérieure s'opère : « il y avait en moi, reconnaît-elle, une autre personne à qui ces choses devenaient étrangères et qui s'étonnait de ne plus souffrir²¹. » Elle prolonge la dissociation qui s'est amorcée entre la personne et la faute lorsqu'à la jeune fille qui s'est présentée comme « Karin l'Allemande », le prêtre a répondu avec douceur : « Pour moi, et pour celui qui

²⁰ Julien Green, *L'Autre*, *op. cit.*, p. 917.

²¹ *Ibid.*

nous jugera et qui nous aime, vous êtes Karin tout court²². » On ne saurait mieux illustrer ce pouvoir reconnu à l'esprit de pardon, dans la grande tradition abrahamique, de « délier l'agent de son acte²³ ».

Une terrible lutte intérieure suivra, entre le reniement de l'émotion ressentie, les retombées multiples dans l'état de désespérance, et les initiatives répétées venues d'une mystérieuse présence, qui une nuit se tient près de Karin : « mon cœur se brisait de tendresse (...). Quelqu'un s'était approché de l'Allemande pour lui dire qu'il l'aimait », confie-t-elle à son journal.

L'investissement de l'expérience intérieure de l'écrivain en ce roman saute aux yeux. La recherche de plaisir qui porta les pas de Green à Berlin en 1929, peu après son renoncement à la pratique religieuse, n'est pas sans parenté avec le premier séjour de Roger à Copenhague. Comme Karin, il est rejoint, en 1934, par une présence mystérieuse qui se tient à ses côtés alors même que les voies de la prière lui semblent fermées²⁴. En 1939, c'est une discussion avec un prêtre, sur les marges de la confession, qui lui rouvre la voie des sacrements : après avoir entendu la confidence de ses difficultés, le P. Rzewuski l'invite à se mettre à genoux et prend l'initiative de lui donner l'absolution²⁵. Les errances dans lesquelles il retombe en 1944 sont trouées le 30 avril 1948 par une nuit ardente sur laquelle le *Journal* publié en dit très peu ; quelques allusions laissent entendre que le dialogue de Karin avec l'invisible présence, entrecoupé de rechutes terribles dans la désespérance, s'est prolongé pour son créateur jusqu'en cette année 1958 où est formulé un vœu pacifiant de chasteté²⁶.

C'est à l'évidence au plus intime d'une expérience vécue que Green puise l'intuition de la gratuité d'un pardon divin qui précède l'aveu plutôt qu'il ne le suit, et dont la bonté est première par rapport au repentir. Certes, cette bonté sollicite le repentir, dont l'expression instaure une dimension dialogale dans le processus de réconciliation. Mais le pardon n'en paraît pas pour autant conditionné par l'aveu, puisqu'il surgit quand la demande même de pardon est devenue

²² *Ibid.*, p. 916.

²³ Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, *op. cit.*, Épilogue, « Le retour sur soi ».

²⁴ Voir Julien Green, *Journal* (24 novembre 1934), dans *Œuvres complètes*, tome 4, *op. cit.*, p. 347.

²⁵ Voir Julien Green, *Ce qu'il faut d'amour à l'homme*, dans *Œuvres complètes*, tome 6, *op. cit.*, p. 945.

²⁶ Voir Julien Green, *Journal* (30 avril 1948), dans *Œuvres complètes*, tome 4, *op. cit.*, p. 1010 : « De toute ma vie, l'heure la plus étrange. Je ne puis que donner la date. Entre une et deux heures du matin. »

psychologiquement impossible à une conscience empêtrée dans les pièges de la culpabilité. Bien sûr, note Ricœur, « nous croyons d'une croyance pratique qu'il existe quelque chose comme une corrélation entre le pardon demandé et le pardon accordé », et cette croyance « transporte la faute du régime unilatéral de l'inculpation et du châtement dans le régime de l'échange²⁷ » ; mais sa thèse est que la verticalité entre la hauteur du pardon et la profondeur de la faute reste irréductible à cette dimension horizontale d'échange. L'expérience que la fiction greenienne offre en partage au lecteur confirme l'irréductible verticalité de la grâce divine. Mais il reste à voir ce qu'il en est, dans cet univers romanesque, des modalités humaines du pardon.

3. LE PARDON HUMAIN

Entre cet absolu du pardon qu'est le pardon divin et le pardon humain se révèle dans l'œuvre une intime corrélation, le premier passant souvent par la médiation du second — par le visage de miséricorde du prêtre rencontré par Karin, par exemple. Même quand il se joue dans le cœur à cœur, un relais humain semble nécessaire pour authentifier ce qui s'est passé dans le silence mystérieux de l'intime. Quand Roger, converti, revient vers Karin pour quêter son pardon, il met en avant son désir de réparation ; mais plus profondément, il attend le retour de la jeune fille à Dieu comme un signe de son propre retour en grâce²⁸. Quant à Karin, elle voit se nouer un étrange lien entre l'apaisement qui s'opère dans son rapport à Dieu et la réintégration sociale qui s'amorce au même moment, l'entourage qui la vouait à l'ostracisme entreprenant une démarche de réconciliation. Roger, en fait, est à l'origine de ce double mouvement, puisque d'une part il a donné à Karin l'adresse du prêtre, et d'autre part son prestige d'ancien combattant a fait de ses visites à la jeune fille une sorte de caution morale favorisant le processus de réhabilitation. Lucide sur les ambiguïtés de son retour au Danemark, mû par un désir amoureux inavoué et non par le simple repentir, conscient de l'infirmité de son propre amour, et ignorant des prolongements bénéfiques de sa visite, il

²⁷ Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, *op. cit.*, p. 619.

²⁸ Voir Julien Green, *L'Autre*, *op. cit.*, p. 882 : « Votre conversion était le signe que j'espérais, le signe du pardon et du salut. »

exprime pourtant la conviction que Dieu s'est servi de sa faiblesse²⁹. La démarche de réconciliation de celui qui vient demander pardon manifeste l'étonnante puissance de s'étendre de proche en proche, dans la verticalité du rapport à Dieu, l'horizontalité du rapport aux autres, les profondeurs du rapport à soi-même.

Pourtant, combien pauvre paraît le pardon humain ! Sa difficulté peut d'autant plus surprendre qu'une logique d'échange semblerait devoir le faciliter. Dans un essai célèbre, Marcel Mauss évoquait l'obligation qui s'attache au don dans les sociétés archaïques : donner contraint à donner en retour, comme si une énigmatique puissance inscrite dans les choses échangées forçait le don à circuler³⁰. La dynamique du pardon semble à première vue s'inscrire dans une telle circularité entre l'acte de donner, celui de recevoir et celui de donner en retour : l'aveu ne sollicite-t-il pas avec puissance la parole de délivrance, qui elle-même sollicite l'amitié de l'ancien offenseur ? Karin le ressent lorsque, se reconnaissant coupable, elle a le sentiment de remonter au même niveau que ses accusateurs : en s'accusant elle-même, elle prouve par le simple courage de l'humilité qu'elle n'est pas si intégralement mauvaise qu'on le dit, et donne tort à ceux qui la chargeaient. « Une sorte d'équilibre se rétablissait par le seul fait de mes aveux³¹ », conclut-elle. L'absolution ne devrait-elle pas logiquement s'ensuivre ? Et lorsque ses voisins décident de renouer avec elle en lui apportant un gâteau d'anniversaire, ils expriment naïvement leur croyance en une circulation spontanée de la démarche de réconciliation, attendant qu'elle leur offre une part de leur propre cadeau. De surcroît, Karin perçoit que l'offre recouvre en fait une demande de pardon, les accusateurs d'hier étant travaillés par la mauvaise conscience de lui avoir infligé en l'ostracisant une sanction d'une cruauté disproportionnée à sa faute. Une belle réciprocité pourrait s'instaurer dans l'échange d'une miséricorde mutuelle

²⁹ Voir *ibid.*, p. 906 : « Je suis revenu par faiblesse, fit-il d'une voix qui s'exaltait, et Dieu s'est servi de ma faiblesse. »

³⁰ Voir Marcel Mauss, *Essai sur le don* (1923-1924) repris dans *Sociologie et anthropologie* (1950), Paris, P.U.F., coll. « Quadrige », 1990. Ricœur examine dans *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli* l'hypothèse que l'on pourrait tirer de la corrélation entre don et contre-don établie par Mauss, en assimilant le pardon au don : celle d'une relation horizontale entre la demande et l'offre de pardon. Mais, note-t-il, les difficultés qui rendent aléatoire la démarche de réconciliation révèlent, sous la réciprocité de l'échange, la rémanence de la dissymétrie verticale constitutive de l'équation du pardon. C'est ce qu'illustrent, on va le voir, plusieurs scènes de *L'Autre*.

³¹ Julien Green, *L'Autre*, *op. cit.*, p. 917.

Mais ce n'est pas si simple. Le trajet de la demande à l'offre de pardon et à sa réception se hérissé en fait à chaque étape de difficultés. Loin de donner à Roger la délivrance qu'il quête, Karin le met en accusation en le poursuivant de son désir intact et d'une demande d'amour à laquelle il ne peut répondre ; elle-même mourra toujours chargée de la vindicte d'une bonne partie de la population, qui n'oublie pas son passé scandaleux. Le pardon humain est du reste aussi difficile à recevoir qu'à donner : la jeune fille repousse avec colère la délégation qui vient sceller avec elle une réconciliation. La volonté d'humiliation qui avait présidé au châtement de l'ostracisme ne rend-elle pas humiliant l'octroi de la grâce ? De plus, ce pardon, semble impuissant à descendre jusqu'aux profondeurs de la culpabilité, dans ces recoins de la conscience où se cache toujours quelque nouvelle faute : ceux qui absolvent Karin des errances de jadis ignorent qu'elle vient de se charger d'une nouvelle mauvaise action, en causant la mort, par crise cardiaque, d'une femme qu'elle soupçonnait de vouloir lui nuire, et qu'elle avait terrifiée par ses menaces préventives.

Toutes ces difficultés, la seule logique de l'échange paraît impuissante à les surmonter. Seul semble pouvoir les balayer un mouvement de bonté, tel celui de la boulangère Marie, que la générosité de l'amitié a portée vers Karin. Le fait que, jolie femme volage, elle ait elle-même quelques entorses à la morale à se reprocher joue probablement un rôle : il suspend l'esprit de jugement. Et sans doute est-ce justement à cette suspension qu'est rattachée la possibilité d'un pardon humain³².

C'est du moins ce que donne à penser un entretien de *Chaque homme dans sa nuit* entre Wilfred et son cousin James Knight, l'époux de Phœbé, que le jeune homme vient d'étreindre. Knight, d'abord obscurément menaçant, lui lit le passage de l'Évangile qui énumère les douze apôtres, en substituant d'abord son propre nom, puis celui de Wilfred, à celui de Judas. Mais son propos, étonnamment, marque l'ouverture du règne de la miséricorde, lorsqu'il émet l'idée que la faute

³² De fait, au regard de la justice humaine, les conditions de la réhabilitation de Karin paraissent bien avoir été remplies : expiation, amendement, et même prescription de fautes déjà lointaines. Après sa mort, quelques voix firent remarquer « que la coupable s'était blanchie dans les derniers temps et qu'elle avait par ailleurs largement expié. Et puis, la guerre ayant pris fin depuis quatre ans, on pouvait passer l'éponge » (*ibid.*, p. 714). Mais le pardon est au-delà de ce constat : la preuve en est que ces arguments laissent insensible la majorité de la population, dont la mémoire refuse de se décharger de sa rancune ; l'accomplissement de la justice ne satisfait pas l'esprit de jugement, qui poursuit indéfiniment le procès.

même de trahir le Christ était pardonnable, l'erreur de Judas étant d'avoir désespéré au lieu de solliciter ce pardon³³. En une vertigineuse permutation de rôles, il se reconnaît lui-même dans le traître, avant de rejoindre le Christ dans sa position de victime de la trahison, et d'ouvrir en son nom le règne du pardon, devant un jeune homme encore incapable de le solliciter. La prise de conscience de l'humaine solidarité dans le péché ouvre la miséricorde humaine aux dimensions de l'amour divin³⁴.

La possible transfiguration des pauvretés du pardon humain éclate à la fin du roman, quand Wilfred va vers Max, le prostitué fou, pour lui confier les déchirements de son aventure amoureuse. Il a l'intuition bizarre de trouver en lui, à l'heure où sont fermés les confessionnaux, le prêtre qui lui manque³⁵. Or Wilfred a humilié Max, en le giflant en réponse à un blasphème, et à cet instant a découvert en lui, par un stupéfiant renversement, le visage du Christ giflé en sa Passion, tandis que lui-même basculait dans le camp des offenseurs³⁶. De cela, il veut s'excuser. Mais bien loin d'agréer ces excuses, Max va faire de lui l'objet de sa folie meurtrière : l'étrange prêtre réconciliateur prend l'allure effrayante d'un sacrificateur, qui atteint d'une balle dans le dos la victime tentant de lui échapper. Pourtant, c'est là que s'opère la justification de Wilfred, et peut-être du même coup la pacification de son assassin, à qui il accorde son pardon au seuil de la mort. Max l'a libéré, non pas en lui offrant son propre pardon mais en implorant le sien, c'est-à-dire en lui offrant l'occasion d'une générosité sans retour aux portes de l'agonie, qui l'identifie au Christ en personne.

Le pardon humain, ressort-il, est un échange entre des hommes tous coupables et tous victimes, tous esclaves, bien qu'à des degrés divers, de la même violence et de la même désespérance. Mais de cette horizontalité, il est extrait à la fois par la possibilité du refus, toujours susceptible de briser la loi de l'échange, et par la possibilité inverse d'un exhaussement jusqu'au point de gratuité où plus rien n'est attendu en retour de l'offenseur. L'identification du Christ aux humiliés

³³ Voir Julien Green, *Chaque homme dans sa nuit*, *op. cit.*, p. 658-659.

³⁴ Cette ouverture est d'autant plus marquante ici que James Knight, au début du roman, faisait figure de fanatique, proclamant l'inflexible justice de Dieu.

³⁵ Voir *ibid.*, p. 590 : « Ce soir, le prêtre, ce serait Max ». Une telle pensée, du reste, lui paraît sur le moment insensée et sacrilège.

³⁶ Voir *ibid.*, p. 606, 641.

révèle la profondeur de la culpabilité humaine, qui blesse, quelles que soient les qualités visibles de la créature offensée, l'infiniment respectable en l'homme ; mais elle infiltre réciproquement dans le pardon humain la puissance infinie de délivrer tant celui qui le reçoit que celui qui l'accorde.

« Dans les affreux ouvrages qu'on appelle les romans chrétiens, on voit (...) le personnage principal revenir à la morale avec une docilité presque mécanique »³⁷, note Karin, railleuse. À dire vrai, on peut se demander en quoi *Chaque homme dans sa nuit* et *L'Autre* résistent au statut de romans édifiants, alors que le salut de leurs héros se manifeste par une pacification répandue en eux *in extremis*. Sans doute est-ce qu'ils ne masquent pas un fond tragique résiduel dans l'expérience de la faute. La seule voie de sortie du déchirement est dans l'un et l'autre la mort : Wilfred, survivant, serait sans doute resté écartelé par les contradictions de son amour interdit et indéracinable, Karin aurait probablement continué à connaître une spirale d'apaisements et de rechutes. Derrière leur problème particulier, qui tourne autour de l'impossible épanouissement conjoint du désir sexuel et du besoin de tendresse, se déploie l'énigme du mal, qui infiltre sa pointe dans les plus hauts élans du cœur — énigme dont aucun programme moral ne peut venir à bout. Seule se dessine dans les deux romans, contre le désespoir et sa propagation dans la violence des rapports humains, une attitude du cœur : l'ouverture, dans l'humilité du pardon donné et reçu, à la démesure de l'amour.

Copyright © 2008 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Carole Auroy, *L'altitude du pardon*. Séance publique du 16 février 2008 : Profils de Julien Green [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008.

Disponible sur : <<http://www.arllfb.be>>

³⁷ Julien Green, *L'Autre*, *op.cit.*, p. 955.